JEUDI 23 FÉVRIER, SALLE DEL CASTILLO.

C'est avec élégance et personnalité que le Trio Dali nous a révélé toutes les subtilités d'un programme riche et varié :

Premier trio op 1 d'un Beethoven encore emprunt du classicisme de son maître, puis un regard sur Chopin avec le trio de Roger Smalley composé en 1991 d'après la Mazurka n°2 op 59, enfin le romantisme ciselé de Felix Mendelssohn avec son deuxième trio opus 66.

Le trio en mi bémol majeur de Beethoven ouvre le jeu d'une humeur enjouée. Le premier accord lancé, six doubles-croches espiègles rebondissent du piano, donnant le ton d'un premier mouvement *allegro*, au tempo audacieusement enlevé. Imagée, joyeuse, la conversation légère et pleine d'humour des trois instruments dessine un sourire amusé sur les lèvres du public de la salle Del Castillo. Suit un *adagio* tendrement *cantabile* : la voix du violoncelle, caressante, répond au timbre velouté du piano, en nuances subtiles et délicates. Mais bientôt l'humeur guillerette reprend son rythme allant, et les cordes complices font danser les têtes jusqu'à la fin de la pièce.

Applaudissements joyeux.

Puis Jack Liebeck prend la parole en toute simplicité. Dans un anglais aux intonations « so British », le violoniste introduit la prochaine pièce, l'unique trio de Roger Smalley, disparu en 2015. L'interprétation leur en avait été confiée lors d'une tournée en Australie, pays adoptif du compositeur britannique. On s'apprête.

Soudain l'ambiance change. La plainte du violon déchire l'atmosphère, reprise au violoncelle, douloureux, sombre, jusqu'à la catharsis tragique d'un accord de dominante qui annonce la seconde partie. On retient son souffle : un drame se joue entre les cordes, sanctionné par un piano lugubre. Puis le discours se délite, résigné. Enfin plus qu'une note, un sol dièse, dans le plus haut registre du violoncelle, bercé par Christian-Pierre la Marca, dans une triste consolation. Si la mazurka qui a inspiré la pièce ne saute pas immédiatement aux oreilles, c'est bien l'âme tragique d'un Chopin entravé par la maladie qu'a ressuscité l'interprétation du Trio, d'une rare intensité.

Courte pause.

La lumière redescend doucement. Un vent de Bohême souffle les premières croches du trio 2 op 66 en do mineur de Mendelssohn. Les chevaux sont lâchés, *energico, e con fuoco*. Tempo décoiffant. Pour cette dernière pièce du programme, Amandine Savary déploie un éventail de nuances atteignant progressivement des fortissimos insoupçonnés dans le magistral choral repris par « l'enfant chéri de la musique allemande », pour son final *allegro appassionato*. Le trio projette mille couleurs sur les murs de la grande salle blanche. « Ah, mon Dieu, quel talent ! C'est inouï... » comme dirait Berlioz !

Avant de nous quitter, les trois artistes veillent à notre retour en douceur à la réalité, avec un bis spontané. Plus léger, cinématographique même, la miniature n°7 de Frank Bridge, *Valse Russe*, en si mineur, composée en 1908, rappelle le jeune Chostakovitch, et la charmante nostalgie de l'âme slave. Une soirée onirique, à l'instar des « pierres à images » de la ville de Dali.